***Lambeaux,* Charles Juliet, 1995**

**Lecture analytique 1 – Prologue/dédicace pages 7-8**

**Travail effectué en classe :**

**Situation**

Auteur : Charles Juliet

Œuvre : *Lambeaux,* un seuil, après le titre. Fonction programmatique : l’écrivain donne un aperçu de ce qu'il va faire.

Contexte : 1983-1995  12 ans pour écrire ce livre et publication en 1995

**Nature**

Genre : autobiographie et biographie à tournure épistolaire ("tu", dialogisme) et parfois un poème

Types : argumentatif, descriptif, monologue dialogique (qui s'adresse à une femme décédée),

Registres : poétique, pathétique

**Idée générale:**

l’écrivain qui fait la biographie imaginaire de sa mère, reconstituée par une photographie et par les témoignages de personnes qui l'ont connue. Il fait revivre cette femme par l'écriture. Il en fait le portrait et témoigne le désir de la récréer.

**Composition** : beaucoup de phrases nominales, sans verbes, qui produisent un effet de rapidité, une succession d'actions mélangées.

2 parties de longueur # :

Le portrait

Le projet

**Problématique**: En quoi ce seuil provoque-t-il la surprise et l'émotion du lecteur par le brouillage des genres, des registres et de l'énonciation ?

**Plan du commentaire**

**I)   Ambiguïté des genres et de l'énonciation**

A- le brouillage générique : lettre, roman, nouvelle, théâtre, biographie ou autobiographie ?

B- Qui parle ? A qui ?

**II)   reconstitution imaginaire et symbolique d'un portrait d’une femme et de sa vie**

A- un portrait physique mais surtout psychologique

B- des conditions de vie difficiles

C- des thématiques symboliques : la route, l'ombre et la lumière, l'hiver et le printemps

**III)   un texte déchiré et déchirant : un "tombeau" poétique destiné à ressusciter la mère**

A- un texte en lambeaux

B- l'invention d'un langage poétique qui redonne parole et vie à la disparue

**QQ notes sur l’analyse linéaire du texte prises par Angélique**

le texte commence de façon étonnante, pronom personnel de 2eme personne, commence par des *lambeaux* de phrases. Rythme syncopé qui s'amplifie parfois.

Des subordonnées relatives sans principales avec verbe.

qui joue sur un registre poétique et qui provoque donc l'émotion.

impression de proximité avec le feu dans la cheminée et de maison à la campagne

évocation de la dureté de l'hiver

hyperbole : cauchemar, nuit interminable

thèmes récurrents : la nuit et le jour

vacille = déséquilibre de la femme, déprime

elle meurt aphasique 🡪 elle n'arrive pas à parler, et le fils doit trouver les mots pour sa mère

style gnomique = toute fuite est vaine 🡪 limite du proverbe

gradation, rythme ternaire, allitération [s] [d]

au fil du temps, au des ans 🡪 anaphores

phrases elliptiques, il manque des mots

" renaître " les mots vont lui redonner naissance

adjectif substantivé  " l'immense "

3 dernières lignes, phrases elliptiques --> le projet de l'auteur

**Une autre proposition qui complète la précédente**

***par Johan Faerber dans* Profil d’une œuvre*, + Anne Simon, repris par GZ***

*Tes yeux. Immenses. Ton regard doux et patient où brûle ce feu qui te consume. Où sans relâche la nuit meurtrit ta lumière. Dans l'âtre, le feu qui ronfle, et toi, appuyée de l'épaule contre le manteau de la cheminée. À tes pieds, ce chien au regard vif et si souvent levé vers toi. Dehors, la neige et la brume. Le cauchemar des hivers. De leur nuit interminable. La route impraticable, et fréquemment, tu songes à un départ, une vie autre, à l'infini des chemins. Ta morne existence dans ce village. Ta solitude. Ces secondes indéfiniment distendues quand tu vacilles à la limite du supportable. Tes mots noués dans ta gorge. À chaque printemps, cet appel, cet élan, ta force enfin revenue. La route neuve et qui brille. Ce point si souvent scruté où elle coupe l'horizon. Mais à quoi bon partir. Toute fuite est vaine et tu le sais. Les longues heures spacieuses, toujours trop courtes, où tu vas et viens en toi, attentive, anxieuse, fouaillée par les questions qui alimentent ton incessant soliloque. Nul pour t'écouter, te comprendre, t'accompagner. Partir, partir, laisser tomber les chaînes, mais ce qui ronge, comment s'en défaire? Au fond de toi, cette plainte, ce cri rauque qui est allé s'amplifiant, mais que tu réprimais, refusais, niais, et qui au fil des jours, au fil des ans, a fini par t'étouffer. La nuit interminable des hivers. Tu sombrais. Te laissais vaincre. Admettais que la vie ne pourrait renaître. À jamais les routes interdites, enfouies, perdues. Mais ces instants que je voudrais revivre avec toi, ces instants où tu lâchais les amarres, te livrais éperdument à la flamme, où tu laissais s'épanouir ce qui te poussait à t'aventurer toujours plus loin, te maintenait les yeux ouverts face à l'inconnu. Tu n'aurais osé le reconnaître, mais à maintes reprises, il est certain que l'immense et l'amour ont déferlé sur tes terres. Puis comme un coup qui t'aurait brisé la nuque, ce brutal retour au quotidien, à la solitude, à la nuit qui n'en finissait pas. Effondrée, hagarde. Incapable de reprendre pied.*

*Te ressusciter. Te recréer. Te dire au fil des ans et des hivers avec cette lumière qui te portait, mais qui un jour, pour ton malheur et le mien, s'est déchirée.*

**INTRODUCTION**

**Amorce** Philippe Lejeune propose une définition de l’autobiographie dans *Le Pacte autobiographique*: «… récit rétrospectif en prose qu’une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu’elle met l’accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l’histoire de sa personnalité ». Il va plus tard élargir cette définition qui correspondra alors bien davantage à l’oeuvre de Charles Juliet, *Lambeaux*.

**Situer le passage** Nous sommes au début de *Lambeaux.* Ce texte de deux pages, en italiques, s'impose comme *l'ouverture* du récit : il présente la mère naturelle qui sera le personnage principal de la première partie du livre, entièrement consacrée à son tragique destin, mais également et indirectement le narrateur, personnage central, quant à lui, de la deuxième partie de l'œuvre.

**Problématique** Ambiguïté fondamentale de cet incipit, à la croisée des genres, des types et des registres.

**Dégager les axes de lecture** Loin d'être isolé de l'ensemble du récit, ce passage s'inscrit comme un véritable prologue. En effet, il permet au lecteur d'être introduit de manière suggestive et partielle aux principaux enjeux du texte à venir. Annonçant à travers le portrait de la mère une écriture du fragment et de l'ellipse, ce prologue apparaît comme un lambeau arraché au reste du livre. En tant que tel, il contient les bribes des deux destinées qui feront la matière du livre.

**PREMIER AXE DE LECTURE : UN PROLOGUE EN *LAMBEAUX***

Avant de livrerle récit de la mère naturelle, *Lambeaux* donne un aperçu de l'ensemble de ses perspectives narratives à travers un prologue. Signifiant étymologiquement " avant-discours ", un prologue est chargé d'exposer l'intrigue *avant* que celle-ci ne débute. Ne dérogeant pas à la règle, le passage donne au lecteur un certain nombre d'informations sur la trajectoire de la mère.

D'emblée lacunaires, celles-ci amorcent la logique d'une d'écriture en *lambeaux.* Mais laissant entrevoir sans ambiguïté le funeste destin du personnage, le prologue fonctionne également comme l'annonce d'une tragédie.

**1Des bribes d'informations**

Le but d'un prologue est de susciter l'intérêt du lecteur et de l'inviter à poursuivre sa lecture. En autant de pistes destinées à être prolongées et approfondies, le narrateur choisit d'organiser son préambule autour de deux points essentiels et indissociables : la vie de sa mère et son projet d'écriture. Le passage se concentre en premier lieu sur le portrait de la mère. Celui-ci est aussi bien physique (« Tes yeux. Immenses. ») que moral et psychologique (« ces instants où tu lâchais les amarres, te livrais éperdument à la flamme »). Il est cependant lacunaire puisque seuls les yeux font l'objet d'une description. Quant à l'énonciation du projet d'écriture de Juliet, il intervient dans les dernières lignes du texte et est aussi bien lacunaire que laconique : « Te ressusciter. Te récréer. Te dire au fil des ans [ ... ] ». Cette annonce laisse entendre que la mère sera le principal personnage du livre à venir mais ne précise guère les modalités d'écriture dudit récit. L'ensemble se veut plus suggestif qu'exhaustif et se donne à lire comme une série d'amorces juxtaposées.

**2 L'annonce de la tragédie**

En fait, par cet aspect fragmentaire, le passage n'a pour but que d'installer une dynamique propre à dramatiser le reste du récit. Emprunté à l'écriture théâtrale, le prologue de *Lambeaux* est surtout l'annonce d'une tragédie à laquelle le narrateur tente d'emblée de préparer son lecteur. Une attente est progressivement créée, notamment à partir de la phrase : « [ ... ] il est certain que l'immense et l'amour ont déferlé sur tes terres. Puis comme un coup qui t'aurait brisé la nuque, ce brutal retour au quotidien, à la solitude, à la nuit qui n'en finissait pas ». Le narrateur cherche à susciter des questions qui fonctionnent comme autant d'annonces de cette tragédie. En dépit des manques, on apprend ici, déjà, l'essentiel : la mère naturelle meurt de solitude et d'ennui. Dans l'élan paradoxal qui caractérise toute écriture tragique, ce début présente donc la fin du livre, à savoir la mort inéluctable du personnage puisqu'il va s'agir de le ressusciter.

Dès les premiers mots, le texte donne à lire une fatalité pesante et irréversible à laquelle la mère ne pourra échapper. Ainsi, l'intrigue ne résidera pas dans son issue mais dans son trajet même jusqu'à une mort déjà connue du lecteur. C'est ce qui explique la métaphore de la route convoquée ici à plusieurs reprises. Loin de se limiter à la simple image du parcours de vie de la mère, elle renvoie bien plutôt au trajet du texte lui-même qui, à partir de ce prologue, va se dérouler.

**DEUXIÈME AXE DE LECTURE : UN PORTRAIT ÉNIGMATIQUE, ambigu et pathétique**

A travers ces manques successifs et le poids de la tragédie à venir, le prologue dresse un portrait énigmatique de la mère. Un certain nombre de questions sont soulevées et conduisent à se demander comment pourra s'écrire le récit de cette vie disparue.

**1 Un portrait en filigrane**

a) Du général au particulier

* L’auteur s’exprime à la deuxième personne du singulier : « Tes yeux ». On ignore à qui il s’adresse dans un premier temps, et de qui il parle.
* Puis le sexe de ce destinataire est précisé : « appuyée », « attentive, anxieuse », « effondrée, hagarde ». Ces adjs au féminin permettent au lecteur que l’auteur s’adresse à une femme.
* Le décor volontairement vague, ordinaire et commun ne permet pas d’identifier un lieu précis : « dans l’âtre », l.4-5 « contre le manteau de la cheminée. A tes pieds, ce chien », « Dehors, la neige et la brume ». Le lieu présenté est réaliste mais aussi général. Il s’agit donc bien de l’histoire d’une femme en général.

b) Un portrait essentiellement moral

* Néanmoins, de façon discrète, le narrateur dresse le portrait de cette femme, remarquable tout d’abord par son physique : « Tes yeux. Immenses », « Les yeux ouverts ». On peut noter dans ce passage l’importance du regard, des yeux, miroirs de l’âme et de l’autre. Cette femme observe mais ne dit mot : « Tes mots noués dans ta gorge » : phrase nominale, sans verbe, sèche, à l’image de cette femme qui ne s’exprime pas. Cf. le cri : « Au fond de toi, cette plainte, ce cri rauque qui est allé s’amplifiant, mais que tu réprimais, refusais, niais, et qui, au fil des jours, au fil des années, a fini par t’étouffer »
* Ainsi le narrateur élabore-t-il un portrait moral de cette femme. Elle est avant tout profondément solitaire et seule ; « ta solitude », « ton incessant soliloque » : elle se parle à elle-même et semble renfermée sur elle-même. Personne ne prête attention à elle, elle passe inaperçue tant elle est discrète, malgré elle : « Nul pour t’écouter, te comprendre, t’accompagner » : rythme ternaire pour insister sur cette solitude irrémédiable. Son seul compagnon est un chien : « A tes pieds, ce chien au regard vif et si souvent levé vers toi. » Ce chien seul semble la comprendre et du coup, cette femme ne semble pas faire partie de la société des hommes.

**2 Une mère en négatif, marquée par la souffrance**

a) Le thème de la douleur incessante.

* Cette mère qu’évoque Charles Juliet est caractérisée par sa souffrance extrême. On peut le repérer grâce au champ lexical de la souffrance : tout d’abord, l.1 « *patient* où brûle ce feu qui te consume » ; au sens étymologique, « patient » < patior, « souffrir, endurer ». Assonances en [u] et [e] ce qui rythme cette souffrance intérieure et dévastatrice.
* Elle vit intensément une souffrance qui la submerge : « ces seconde indéfiniment distendues quand tu vacilles *à la limite du supportable* »
* Adjectifs : « attentive, anxieuse », « effondrée, hagarde »
* Cette souffrance n’en finit pas, elle ne connaît aucun répit : « sans relâche », « de leur nuit interminable », « la nuit interminable des hivers », « à l’infini des chemins », « indéfiniment ».
* Il semble qu’elle ne puisse jamais échapper à cette douleur qui paraît littéralement inhérente à son être : « toute fuite est vaine et tu le sais ». Ici, présent de vérité générale.

b) Une femme du déséquilibre et des paradoxes.

* Du coup, cette mère apparaît comme fragile, peu équilibrée : « Ces secondes indéfiniment distendues quand tu *vacilles* à la limite du supportable »
* Elle est marquée par des mouvements contraires «où tu vas et viens en toi », « cet appel, cet élan » ce qui s’oppose au « brutal retour ».
* Tout mouvement vers le positif est stoppé net : « Puis comme un coup qui t’aurait brisé la nuque » : violence de cette comparaison. Le choc moral devient physique.
* Elle est donc en perpétuelle recherche, insatisfaite, et c’est ce que marquent les nombreux termes antithétiques. Ainsi, dans cet extrait le champ lexical du feu s’oppose à celui de l’eau :
* Le feu : « brûle ce feu qui te consume », « feu », « cheminée », « flamme »
* L’eau : « la neige », « sombrais » (référence à la noyade ), « lâchais les amarres » (=bateau)
* Opposition aussi dans les différentes saisons, à l’image de l’instabilité de son humeur :
* Hiver : « la neige et la brume », « Le cauchemar des hivers. De leur nuit interminable », « La nuit interminable des hivers » => modification de l’ordre des mots mais reprise de ces mots, comme un cercle vicieux ; « hivers »
* printemps :« A chaque printemps ».
* Opposition dans la luminosité de ce tableau :
* Obscurité : « De leur nuit interminable », « La nuit interminable », « sombrais » (sombre), « à la nuit »
* Clarté : « et qui brille », « au fil des jours », « lumière »

c) L’absence d’espoir qui conduit à la mort.

* Elle tente d’échapper à cette situation inextricable, comme le montre la métaphore filée de la route, tout au long du texte : « La *route* impraticable, et fréquemment tu songes à un départ, une vie autre, à l’infini des *chemins* ». Les deus adjectifs qui qualifient route et chemins sont tous les deux construits avec des préfixes privatifs : tout espoir est alors vain ; « La *route* neuve et qui brille. Ce point si souvent scruté où elle coupe l’horizon », « A jamais les routes interdites, enfouies, perdues »
* Fuite impossible : « A quoi bon partir . Toute fuite est vaine et tu le sais.»
* Image de la prison : « Partir, partir, laisser tomber tes chaînes », « s’en défaire »
* Omniprésence de la mort : «meurtrit » (racine de mort), « t’étouffer », « sombrais », « Admettais que la vie ne pouvais renaître ».

**3 un portrait pathétique et compatissant investi par le locuteur**

a) Compassion de l’auteur narrateur.

* Il la décrit comme une sainte qui a souffert un martyre en silence. Il insiste sur son abnégation, sa lutte intérieure : « Au fond de toi, cette plainte, ce cri rauque qui est allé s’amplifiant, mais que tu réprimais, refusais, niais » Elle semble s’être sacrifiée : « et qui, au fil des jours, au fil des ans, a fini par t’étouffer. »
* On ressent tout l’amour du locuteur à travers des termes positifs : « Tes yeux. Immenses. Ton regard doux et patient », « attentive » . Il insiste sur sa pudeur, sa discrétion : « Tu n’aurais osé le reconnaître, mais à maintes reprises, il est certain que l’immense et l’amour ont déferlé sur tes terres ».
* Il adopte une écriture qui lui rend hommage puisqu’il adhère pleinement à sa souffrance en usant d’un style volontairement dépouillé : « Ta morne existence ». Il semble comprendre ce qu’elle a vécu et tente de le retranscrire au plus près. Ses phrases sont souvent nominales : « Dehors, la neige et la brume », « Ta solitude ». Elles essaient de traduire ce mal-être qui explique pourquoi elle a vécu ainsi et délaissé sa famille. L’auteur juxtapose les phrases, sans les lier, pour souligner la dureté de la vie de sa mère : « fouaillée par les questions qui alimentent ton incessant soliloque. Nul pour t’écouter, te comprendre, t’accompagner ». Il montre ainsi qu’elle n’a pas eu le choix, que c’est en fait une victime puisque personne ne lui a tendu la main.
* Il est nostalgique : «Mais ces instants que je voudrais revivre avec toi… ». Il cherche là à re-créer des moments de bonheurs.

b) L’inversion des rôles.

* Cette mère n’est plus celle qui a engendré le fils : c’est son fils qui lui redonne vie : « Te ressusciter. Te recréer » => Thème de la renaissance : « revivre ». Tous ces verbes ont en commun le préverbe « re » qui marque le renouveau. C’est une seconde chance.
* Pour la recréer, il lui donne enfin la parole, cette parole à laquelle elle n’a jamais eu véritablement accès : thème de la parole : « te dire », ce qui fait écho au « cri rauque », qu’elle n’a jamais eu l’occasion de pousser.
* L’acte d’écriture réunit donc enfin ces deux êtres qui ont été séparés : leurs destins sont plus que jamais liés « pour ton malheur et le mien ».  Grâce à lui, cette mère renaît puisque son histoire est expliquée et donc, elle peut être comprise. Grâce à elle, l’écrivain existe, puisque sans sujet, sans inspiration, il ne saurait être. Ils ne sont donc rien l’un sans l’autre, même si leur dénominateur commun est à jamais la souffrance : « s’est déchiré ».

**3 La lumière de l'écriture**

Le mystère de la mère s'épaissit encore un peu plus dans la mesure où la description du personnage ne, procède que par phrases brèves. N'excédant souvent pas plus d'une dizaine mots mais pouvant également tenir en un seul, ces phrases attestent de la difficulté de la mère à s'exprimer mais aussi de la difficulté du narrateur à écrire à son sujet. En outre, l'usage de phrases nominales renseigne sur l'impossibilité pour le personnage d'agir : l'absence de verbe renforce la perception d'une fondamentale inactivité de la mère.

Cette absence d'existence, que *Lambeaux* se chargera d'exposer, est suggérée ici dans une métaphore qui, tout au long du texte, saura caractériser la mère naturelle : la nuit. Effectivement, la mère s'impose pour le narrateur comme le personnage qui peine à être connu et qui demeure aussi obscur que la nuit noire. C'est la nuit des mystiques telle que la conçoit Saint Jean De La Croix1, à savoir la nuit d'une conscience qui demeure obscure à elle-même. Connoté négativement, le caractère nocturne de la mère renvoie aussi plus largement au projet d'écriture du narrateur. Pour lui, il s'agira de se placer aux antipodes de la nuit et, par sa parole, d'éclaircir et de mettre au jour la vie de cette mère. Par sa luminosité et sa chaleur, le geste d'écrire s'affirme comme l'antithèse de la nuit de la mère et comme rédempteur : « Te dire au fil des ans et des hivers avec cette lumière qui te portait, mais qui un jour, pour ton malheur et le mien, s'est déchirée. » L'œuvre devra faire émerger les mots de la mère hors de cette nuit du silence.

1. Saint Jean De La Croix : mystique espagnol du XVIe siècle (1542-1591).

**TROISIÈME AXE DE LECTURE : REPRENDRE LA PAROLE ET INVENTER UN NOUVEAU LANGAGE**

Le narrateur laisse entendre dès ce prologue que son parcours se construit à rebours de celui de sa mère naturelle, en ce sens qu'il ne devra pas céder au manque et à l'obscurité afin d'accéder à l'écriture et au récit de la vie de sa mère.

**1 Inventer la langue maternelle**

Le prologue indique par bribes que le narrateur devra dire les mots qui sont restés au fond de la gorge maternelle. Mais cette entreprise semble avoir pour lui une portée qui n'est pas seulement littéraire: il faut répondre par l'écriture à « cette plainte, ce cri rauque qui est allé s'amplifiant, mais que tu réprimais, refusais, niais, et qui au fil des jours, au fil des ans, a fini par t'étouffer ». Telle qu'elle se donne à lire ici, l'écriture tente d'incarner une force de vie. Elle se sert des mots pour ramener à l'existence ce qui a disparu, ce qui est mort.

Assumant une vocation christique, les mots servent à lever les morts. Mais plus largement, dans *Lambeaux,* ils cherchent à enfanter. Un premier paradoxe ne manque pas de se dessiner : le fils est celui qui va enfin donner naissance à la mère, il enfantera celle qui l'a physiquement mis au monde. Apparaît alors un second paradoxe dans le rapport à l'usage même de la parole. Contre toute attente, il ne revient pas à la mère d'apprendre à parler à son fils dans la mesure où elle est terrassée par une aphasie symbolique qui l'a conduite jusque dans la tombe. Au contraire, le fils s'impose comme celui qui redonne à la mère la possibilité de s'exprimer dans un geste d'amour filial. Il invente enfin la langue maternelle qu'elle n'a jamais pu articuler.

**2 Renouer les fils**

Redonner la parole à la mère, c'est aussi paradoxalement pour le narrateur être capable d'être à l'écoute et d'être l'interlocuteur que sa mère n'a jamais eu de sa vie. C'est savoir prêter l'oreille pour être celui qui saura recevoir ce soliloque afin qu'il ne demeure pas en loques : « tu vas et viens en toi, attentive, anxieuse, fouaillée par les questions qui alimentent ton incessant soliloque. Nul pour t'écouter, te comprendre, t'accompagner. » (1. 15-17). C'est certes ressusciter sa mère mais c'est aussi tenter de l'écouter depuis l'intérieur, comme de son ventre, duquel le fils ne serait jamais sorti. Le fils apparaît comme le seul capable de pouvoir renouer les liens et les fils avec la mère disparue et de recoudre pour elle cette déchirure maudite et tragique (1. 35). Charles Juliet n'hésite pas ici à jouer du sens étymologique de « texte » : le terme vient du latin *textus* qui signifie « tissu ". Le texte sera donc l'occasion de retisser les liens familiaux, profitant également de l'homophonie des deux « fils ", l'enfant et ce qui permet de lier.

**3 inventer un nouveau genre et une nouvelle parole poétique (à compléter)**

a) La poétique du fragment

b) le travail sur la musicalité

**Conclusion**

Ainsi, cet incipit apparaît-il comme le lieu d’une ambiguïté fondamentale de cet incipit, à la croisée des **genres** – lettre, théâtre, roman, poésie, biographie d’une morte jamais rencontrée qui est pourtant la mère naturelle, autobiographie ? des **types** - monologue au vocatif, portrait… - et des **registres** - pathétique, tragique, poétique.

Fondé sur le portrait de la mère, il recrée un personnage à l'identité fragile, vacillante et menacée par le vide. La réduction du portrait au seul regard indique l'impossibilité de mieux la connaître physiquement, ce qu'atteste le reste du récit puisque ce sera le seul trait connu de son visage. Le reste du corps se réduit à la mention de la gorge, nouée de ne pouvoir s'exprimer. En fait, la mère se définit par la négative, ce que vient à confirmer l'examen de son portrait moral. Privée de sa propre parole, elle incarne l'absence et le manque. Et ce caractère insaisissable semble lié à une opacité qui empêche le personnage d'accéder à elle-même. La mère meurt de ne pouvoir mener à bien sa propre introspection tant elle se découvre énigmatique à elle-même.

Mais ce prologue qui expose l'amour d'un fils entièrement absorbé dans cette recherche de sa mère peut aussi être considéré comme une dédicace, ce qui explique sa position en début de volume. La mère serait alors à la fois le personnage principal et la dédicataire même du livre à venir. Ainsi s'explique ce tutoiement qui sera celui de l'ensemble du récit : au travers de ce « tu » et de cette adresse qui lui sont consacrés, il s'agit de pouvoir lui écrire ce qu'elle n'a jamais reçu : une lettre d'amour. L'écriture va jusqu'à s'affirmer comme un acte de piété et de dévotion à la disparue : une fois le prologue achevé, s'ouvre le chemin vers l'adoration perpétuelle.